
AVANT-PROPOS

On a voulu garder au texte son caractère d'aventure. Les dix langues européennes ici envisagées se sont découvertes à l'auteur l'une après l'autre comme des paysages surprenants. Assurément, les dernières éclairaient rétrospectivement les premières. Il eût été possible, après coup, de réajuster ce qui avait été écrit d'abord. Cela n'a pas été fait.

Car pourquoi donner à croire qu'on est exhaustif ? Le pari d'existence d'une langue se retrouve tout entier dans chacun de ses détails. La démonstration est par conséquent infinie. Quelques traits de structure convenablement diversifiés et quelques consonances culturelles éclatantes suffisent à engager un parcours que chacun complètera à son gré.

Ainsi, à de rares exceptions près, voici le feuilleton que *Le français dans le monde* a publié de mars 1989 à juillet 1990. Encore faut-il se rappeler qu'au départ il s'agissait de radio. Celle-ci permet de sentir la topologie et le parti existentiel d'une langue comme aucun écrit ne le pourrait. L'écrit est à cet égard en perte sur la parole.

Mais en même temps il a ses avantages. Comme de pouvoir être parcouru en tout sens. Un langage est globalement si cohérent qu'il peut et doit s'aborder par n'importe où. Ainsi, le lecteur aura le loisir de choisir et varier ses angles d'approche. La rédaction est assez explicite pour que n'importe quel alinéa pris au hasard fournisse une entrée accessible, une fois le sous-titre d'une langue bien saisi.

Les remerciements aux collaborateurs ne sont pas, en ce cas, de pure forme. D'abord il a fallu ces locuteurs natifs et naïfs qu'on rencontre au coin d'une rue et à qui on dit à brûle-pourpoint mais lentement, avec chaque fois une pause : « le français et le jardin, l'anglais et la mer, l'allemand et la forge, l'italien et l'estrade, l'espagnol et le grill, le néerlandais et le polder, le portugais et l'océan, le danois et l'entre-deux monde, le grec et la lumière blanche » pour voir quelle fraction de seconde précède l'éclair approbatif dans les yeux. Car si, en une matière si intime et si publique, un locuteur a une vraie divergence persistante, il faut sans doute réajuster le tir, voire tout recadrer.

Nécessité aussi d'amis informés. J'ai eu la bonne fortune de disposer continûment des encouragements et des réactions de Georges Lurquin, fondateur de « *Le Langage et l'homme* » et président du Centre Informatique et Bible (CIB, Maredsous), groupe éditeur de l'admirable Chouraki, où l'on navigue quotidiennement entre les partis d'existence d'une vingtaine de langues.

Le reste fut ponctuel mais souvent décisif. Johannes Blum pour l'allemand, Vittoria et Vincenzo Arena pour l'italien, Luc Jabon pour l'espagnol, Alexis Guedroitz pour le russe, Wim De Geest pour

le néerlandais, Maria Ganddra pour le portugais, Mettime , Jean-Paul Walravens, Micheline Van Lokerine pour le danois, Georgia Perakis et PanayotisYannopoulos pour le néohellénique. Avec une mention spéciale à Pierre Lottefier, auteur inspiré de la translittération du russe et lecteur attentif de l'anglais. La collaboration omniprésente de Micheline Lo a été une fois encore inestimable. Et sans Emmanuel Driant qui a eu l'audace de mettre ces propos en ondes sur France Culture, et sans l'écho échauffant des auditeurs, rien n'eût commencé.

Le voyage ne supposait pas de bibliographie. Cependant l'auteur ne se serait jamais avancé sur le terrain miné du néohellénique s'il n'avait disposé de la deuxième édition de *Medieval and Modern Greek* de Robert Browning.

Puisque ce genre de méthode s'établit en marchant, les réflexions théoriques se trouvent en épilogue.